

L'observation participante
Georges Lapassade
Estructura de un proyecto de investigación en Etnografía de la Educación
Fernando Sabirón Sierra

Comparaison et Ethnographie
Rose-Marie Bouvet

Commande et Implication
Marie-Clotilde Piro

Observation et interprétations d'un groupe de supporters de l'équipe de Rennes
Pascal Leblet

Présentation du domaine de l'anthropologie des temps contemporains en Pologne
Barbara Fatyga

Um olhar etnográfico da Escola
Jesus Maria Sousa

Pedagogia comparativa e didática intercultural. Uma ricerca etnográfica in Marrocco
Fulvio F. Palese

Professeur Patrick Boumard
Président de la Société Européenne
d'Etnographie de l'Education

Fondée en 1999 au colloque de Lecce (Italie), la Société européenne d'ethnographie de l'éducation (SEE)¹ s'était donnée pour tâche, à côté de la promotion de la démarche ethnographique, du développement de la recherche et du renforcement des contacts entre étudiants dans les différents pays d'Europe, une dimension éditoriale où figurent à la fois le projet de publications de recherches propres aux membres de la société, de présentations et traductions d'auteurs de référence, mais aussi une revue européenne, multilingue, capable de présenter les diverses situations et travaux dans les pays où la société est implantée.

Moins de deux ans après ce projet qui n'était alors qu'un rêve, c'est pour moi, en tant que Président de la SEE, une grande joie de pouvoir ouvrir ce numéro 1 de la Revue européenne d'ethnographie de l'éducation.

Il faut préciser que la SEE se veut résolument européenne. Elle ne se compose donc pas de sections nationales et ne se présente pas comme un regroupement de représentants des différents pays. On entre dans cette société à titre individuel et le Bureau est élu par une Assemblée générale, sans aucun statut représentatif national. Ainsi, le responsable scientifique (Fernando Sabirón) est Espagnol, le secrétaire général (Vito d'Armento) est Italien, la responsable à l'international (Jesus Maria Sousa) est Portugaise, et le responsable à l'interculturel (Driss Abderrazak Alaoui) est Français.

La Société européenne d'ethnographie de l'éducation a été créée lors du colloque tenu à Lecce (Italie) en mars 1999.

Après une première Rencontre internationale d'Etnographie de l'école (Paris, décembre 1997), la constitution en société scientifique marque notre volonté de nous présenter comme une entité cohérente, au niveau européen, fondée sur la démarche ethnographique en éducation.

Le passage de la formulation «ethnographie de l'école» à «ethnographie de l'éducation» montre d'une part que nous ne limitons pas nos recherches à l'institution scolaire, mais que la démarche ethnographique s'applique pour nous à l'ensemble du champ éducatif entendu comme phénomène social global, et d'autre part que nous ouvrons notre problématique à des apports plus larges que le courant connu sous l'appellation d'ethnographie de l'école, dans une perspective multiréférentielle.

Suite au colloque de Lecce, un premier séminaire international s'est tenu à Lisbonne (Portugal) en novembre 1999.

Un second séminaire a eu lieu à Rennes (France) en juin 2000.

¹ On aura remarqué que le sigle de la Société Européenne d'Etnographie de l'Education s'écrit dans toutes les langues romanes «SEEE». En revanche, en anglais on litrait «ESEE» pour European Society of Ethnography and Education. C'est pourquoi nous avons décidé d'employer le sigle «SEE», lisible dans les deux cas, et qui constitue à la fois une référence à l'œil ethnographique, posture ethnographique fondamentale, et un clin d'œil amical aux ethnographes anglophones.

Enfin une rencontre internationale a été organisée à Lisbonne en novembre 2000.

Une manifestation européenne est prévue en Espagne pour l'été 2001.

Nous présentons ici le numéro inaugural de la revue *Ethnographie de l'éducation*. Ce numéro est également accessible sur Internet car il a pour fonction d'inciter à la discussion et aux débats. La formule d'une revue sur Internet a pour ambition de favoriser les échanges interactifs, et donc d'articuler les rôles d'acteurs et d'auteurs, à partir de la reconnaissance des points de vue de chacun. La SEE dispose en effet, depuis 1999, d'un site Internet installé à Saragosse (Espagne), sous le nom d'*Ethnoedu*, où de nombreux chercheurs et étudiants échangent leurs réflexions et discutent leurs travaux².

Il existe également, depuis le début 2001, un site en français, à l'initiative de Bernard Jabin (université Paris 7)³.

Nous invitons toutes les personnes intéressées à consulter largement ces deux adresses.

La perspective de ce premier numéro, ainsi que du numéro 2 qui paraîtra en décembre 2001, est de présenter les différentes thématiques, les objets de recherche ou les questionnements théoriques qui éclairent l'ethnographie. C'est pourquoi nous offrons un éventail très large de questionnements (théoriques, méthodologiques, et travail de terrain) qui doit permettre à une discussion la plus large possible de s'organiser entre les personnes, universitaires mais aussi étudiants, travailleurs sociaux ou professionnels de l'éducation, intéressées par notre démarche. Les dix-huit auteurs qui ont écrit des textes pour ces deux premiers numéros sont tous membres de la SEE. Ils représentent bien l'extension actuelle de notre société (Allemagne, Espagne, France, Italie, Pologne, Portugal). Certains sont professeurs d'université, d'autres de jeunes chercheurs ayant soutenu récemment leur thèse, d'autres enfin sont actuellement en doctorat.

Je ne présente pas en détail chacun de ces textes, laissant au lecteur le soin de se rendre compte des différentes références, approches et sensibilité des auteurs. L'important est de faire apparaître clairement que l'ethnographie doit présenter des travaux de terrain, mais aussi des réflexions méthodologiques et des recherches théoriques.

Après ces deux numéros de présentation, nous fonctionnerons de manière différente, avec un thème par numéro, sous responsabilité tournante d'un membre de la société. Nous faisons dès maintenant appel à propositions de thèmes et de textes, en souhaitant accueillir des auteurs non membres de la SEE, et en espérant un élargissement européen encore plus significatif.

Nous partons sur la base d'un numéro annuel. Le principe est que chacun écrit dans sa langue. Certains auteurs peuvent toutefois souhaiter écrire dans une autre langue. C'est le cas dans le présent numéro de Jesus Maria Sousa (Portugal) qui nous propose son texte en français. Bien évidemment, l'original en portugais est disponible pour les lecteurs lusophones sur la version Internet. Il peut arriver aussi que des langues soient, en l'état actuel, trop peu pratiquées dans les communications européennes, au point de nécessiter la publication dans une langue différente. Ainsi le texte de Barbara Fatyga (Pologne) est présenté en français, avec une traduction établie sous la responsabilité de l'auteur elle-même.

Mais ce principe d'une revue écrite en plusieurs langues est essentiel. Le plurilinguisme fait partie de nos postulats. La conception que nous avons de l'Europe des

idées en train de se constituer se réfère pour partie au Moyen-Âge où les intellectuels allaient d'une université européenne à l'autre, mais surtout à la Renaissance où l'on est passé de l'usage européen du latin à celui, multiple et en réseau, des langues profanes. Pas d'interprètes officiels dans les colloques de la Société européenne d'ethnographie, mais des bricolages de pluri-traductions, où la fonction de communication est première, dans le moment de la rencontre, par rapport à une supposée perfection de la signification. A l'inverse, le texte écrit dans cette revue est considéré comme l'original d'une œuvre. A chacun de le traduire dans sa langue et dans ses références. Il n'y aura donc pas pour nous de langue prioritaire, ni internationale, ni même de compréhension a minima.

Les articles sont donc présentés dans la langue de leur auteur, car nous ne souhaitons pas développer un quelconque impérialisme d'une langue ou d'une autre. Nous pensons au contraire qu'il est important que toutes les langues européennes soient reconnues dans leur légitimité. Mais est essentielle aussi l'idée que le sens général des textes puisse être accessible aux lecteurs monolingues. C'est pourquoi nous fournissons pour chaque article un résumé en français et en anglais, également sous responsabilité des auteurs.

Nous souhaitons à tous une lecture agréable et enrichissante, et nous espérons très sincèrement que ce premier numéro alimente un débat le plus ouvert possible sur les perspectives de l'ethnographie de l'éducation en Europe. C'est pourquoi je sollicite, au nom de la SEE, les commentaires de tous.

² Adresse du site de la SEE : <http://www.unizar.es/ethnoedu>

³ Adresse du site français : <http://soie.voila.fr/SEEF/>

1906 et 1908, qui inaugura le premier, dès avant Malinowski, l'exigence de l'observation de terrain pour l'anthropologie professionnelle" (Kiliani 1990).

Mais on considère généralement Malinowski comme le premier théoricien de l'observation participante. Dans l'introduction de son ouvrage *Les Argonautes du Pacifique* occidental il décrit sa manière de travailler chez les Trobriandais :

"Peu de temps après m'être installé à Omarkana, je commençai, en quelque sorte, à prendre part à la vie du village, à me réjouir de l'approche des festivités importantes, à m'intéresser aux potins et aux développements des intrigues de la vie de ce petit village".

Il présente les règles fondamentales de "l'observation scientifique des sociétés" : ces règles "consistent principalement à (...) se couper de la société des blancs et entrer dans la relation la plus étroite possible avec les indigènes, un idéal qui ne peut être atteint qu'en s'installant dans leur village" ... (Malinowski 1922).

Parallèlement à cette tradition anthropologique, une autre tradition de travail de terrain s'est développée : celle des *enquêtes sociales* (les social survey).

L'observation participante ethnosociologique - j'utilise ici ce terme pour marquer la différence avec l'anthropologie - a émergé lentement dans les "débutants de la sociologie empirique" (Savoie 1994). On cite habituellement, à ce sujet, deux enquêtes célèbres : celle de Charles Booth sur les quartiers pauvres de Londres (Booth 1902-1904), et celle concernant les conditions de vie des travailleurs immigrés dans la sidérurgie de Pittsburgh, aux USA (Kellogg ed. 1909-1914).

Dans ces deux exemples, ce qu'on désigne aujourd'hui en termes d'observation participante est loin d'être au centre de la démarche, mais elle y est présente implicitement en tant que sont utilisés comme enquêteurs des travailleurs sociaux "établis" sur le terrain en observateurs recueillant un matériel utilisable pour une synthèse finale.

À début du XXe siècle, l'école sociologique de Chicago a hérité de cette tradition, - ainsi d'ailleurs que de la tradition anthropologique (les deux disciplines n'étaient pas séparées, à Chicago, jusqu'à 1929).

Certains travaux effectués et publiés à Chicago entre 1920 et 1940 comportent parfois - pas toujours ! - une démarche qui implique, entre autres techniques, ce qu'on appellera plus tard l'observation participante (Coulton 1992).

À la même époque, l'observation participante, avec des séjours assez longs sur le terrain, a été mise en œuvre dans les études dites de communautés.

La notion d'observation participante apparaît déjà à ce moment-là dans quelques rares publications (Lindeman 1924; Young 1933; Lohman 1937; Dollard 1937; Kluckhohn 1940), mais c'est seulement entre 1950 et 1960 que des ethnosociologues ont commencé à réfléchir aux fondements de leur pratique et à publier des études sur ce sujet (Lapassade 1991).

À Chicago, Everett Hughes a eu un rôle important en la matière, distinct de celui d'Herbert Blumer qui a insisté sur la nécessité, pour le chercheur, de "devenir membre" du groupe ou de l'institution qu'il étudie s'il veut comprendre de l'intérieur le "point de vue des membres" (Blumer 1969).

William Foote Whyte ne fait pas partie de l'école de Chicago quand, en 1937, il s'installe à "Cornerville", - un quartier de Boston habité par des immigrants d'origine italienne, y loue une chambre dans une famille, au dessus de leur pizzeria, "tout comme Malinowski avait plané sur la plage à proximité du village des îles Trobriands"

tard - lors de la seconde édition de *Street Corner Society* augmentée d'un "Appendice A" de forme autobiographique : "Je printemps 1937 fut pour moi l'occasion d'un apprentissage intensif de l'observation participante" (Whyte 1955).

Ce texte ajouté a fortement contribué à la célébrité de l'ouvrage. Whyte s'était décidé à l'écrire après avoir constaté, alors qu'il préparait une bibliographie pour ses étudiants, le manque d'informations concernant l'implication du chercheur sur le terrain. Il y voyait l'effet d'une sorte de "conspiration du silence" chez les sociologues (Whyte 1994).

À partir de ce texte on peut, avec Henri Peretz (1996), "schématiser la démarche de Whyte par la succession des étapes suivantes : 1) Le choix du terrain. 2) L'entrée dans le milieu. 3) Les rôles occupés. 4) Les conditions d'observation et le travail d'équipe. 5) La prise de notes. 6) Le découpage du schéma principal. 7) La relation avec la communauté étudiée après la rédaction et la publication de l'ouvrage" (Peretz, op. cit. p. 20). Ces étapes seront un peu plus tard celles que vont retenir, en les généralisant, certains auteurs de manuels d'ethnographie destinés aux étudiants.

Comme le suggère Everett Hughes dans le texte déjà cité, l'observation participante semble donc issue non d'une seule source, mais de deux sources distinctes : les voyages exotiques et les enquêtes sociales.

C'est bien pour cela, d'ailleurs, que l'observation participante est utilisée sur le terrain aussi bien par les anthropologues (Deligé 1994) que par les sociologues (Peretz 1998) et les psychosociologues (Chauchat 1985).

Toutefois, me semble-t-il, les anthropologues sont moins enclins que les sociologues et psychosociologues à aborder les problèmes de méthodologie et de technologie des enquêtes : "la méthodologie de terrain reste un facteur largement méconnu dans le travail de l'anthropologue" (Kiliani, op. cit. p. 78).

Par contre, chez les sociologues, les ouvrages de réflexion sur les questions de méthodologie se sont multipliés depuis celui que publiait Buford Junker en 1960 à l'issue d'une déjà longue pratique d'enseignement du *fieldwork* animé par E. Hughes, entre autres, à Chicago. Se sont multipliés également les manuels d'initiation au travail de terrain.

Il y a là quelque chose qui peut paraître à premier abord paradoxal. En effet :

- la tradition de l'observation participante est bien installée en anthropologie, au point qu'on y considère un travail de terrain mené selon cette démarche comme une sorte de rite de passage obligé pour les débutants en la matière ; chez les anthropologues, l'observation participante reste la "voie royale" en matière de méthodologie, de telle sorte qu'il ne paraît pas nécessaire, finalement, d'en prouver l'efficacité, d'argumenter en sa faveur ;
- chez les sociologues et chez les psychosociologues, par contre, d'autres pratiques de l'enquête ont pris depuis déjà longtemps le dessus, dans le contexte de l'institutionnalisation de la sociologie à partir des années 50, rejetant ainsi, jusqu'à une date récente, l'observation participante dans une sorte de marginalité comme le montre Jean Peneff (1996) à propos de l'observation participante en usine.

En France, les travaux menés par observation participante dans sa variante sociologique restent donc dans l'ensemble relativement peu nombreux, non seulement en sociologie industrielle, mais encore en sociologie de l'éducation ...

Alieurs, par contre, on assiste, semble-t-il, à une sorte de résurgence de l'observation participante liée, non seulement à l'intérêt croissant pour l'interactionnisme symbolique et

autres théories constructivistes de la société mais encore à la crise actuelle de la sociologie standard.

II. L'accès au terrain et les rôles de l'observateur participant

L'observation participante, je l'ai souligné déjà, est un dispositif de recherche dont la caractéristique principale, du moins dans sa présentation classique - celle de l'école de Chicago - est de chercher à faire fonctionner ensemble, sur le terrain, l'observation - qui implique une certaine distance - et la participation, - qui suppose au contraire une immersion du chercheur dans la population qu'il étudie.

Mais cette combinaison des deux attitudes connaît de nombreuses variations qui sont manifestes dès l'instant où l'observateur participant négocie son accès au terrain.

1. La négociation de l'accès au terrain (de "l'entrée")

La plupart des manuels d'ethnographie insistent sur le fait que pour effectuer une observation participante, il faut généralement commencer par négocier l'accès au terrain.

Cette expression désigne deux activités assez différentes, même si elles peuvent être complémentaires :

- a) Il faut "négocier", parfois, la permission formelle d'enquêter, - mais cette nécessité concerne essentiellement les recherches menées dans les organisations et les institutions.
- b) On entend aussi par négociation d'accès au terrain le travail effectué par le chercheur pour acquiescer la confiance de gens, pour qu'ils acceptent de s'ouvrir réellement à l'enquêteur, ou même de collaborer avec lui.

Et cette négociation, en tant qu'elle comporte déjà des interactions intenses avec les gens, est l'occasion d'effectuer les premières observations ; elle fait donc déjà partie de l'observation participante.

Rien, d'ailleurs, n'est jamais acquis définitivement : il faudra toujours, et jusqu'au bout de la recherche engagée, re-négocier l'entrée.

Pour les premiers anthropologues, l'accès au terrain n'exigeait pas de négociations préalables dans la mesure où ces terrains étaient sous domination coloniale.

Whyte entra vraiment à "Cornerville" lorsque la responsable d'un centre social du quartier lui présenta "Doc" (Peccei), le leader d'un groupe de jeunes qui allait l'introduire dans son groupe - sa "bande du coin de la rue" - et dans le quartier italo-américain tout entier (Whyte 1955).

Un autre type de relations facilitatrices a été décrit par J.E. Hoffman (1980) qui avait entrepris une étude de cadres médicaux du Québec.

Elle avait commencé par effectuer les démarches traditionnelles : les lettres d'introduction, les conversations téléphoniques, les rendez-vous pour des entretiens. Mais elle n'était pas satisfaite des résultats obtenus jusqu'au jour où, de manière imprévisible, elle fut aidée par ses origines sociales : elle appartenait à l'élite de la société et c'était là son atout fondamental, découvert au cours d'un entretien avec un dirigeant qui se trouvait être un ami de sa famille.

Cette circonstance transforma la situation initiale de telle sorte qu'à partir de ce jour, la situation changea complètement : elle entra véritablement dans sa recherche.

James Spradley et Brenda Mann (1979) neurent pas, semble-t-il, à négocier leur entrée dans un bar universitaire, le Brady's, où ils effectuèrent leur recherche sur les rapports hommes-femmes : Brenda Mann se fit engager comme barmaid sans dissimuler le fait qu'elle effectuait une recherche, pour étudier de l'intérieur la condition des femmes employées dans cet établissement tandis que, sans avoir besoin de négocier l'entrée, James Spradley prenait place en tant que client parmi les consommateurs, pour les observer.

Annick Prieur (1998 a et b) rencontra en 1988, dans une conférence internationale sur le sida, "Mema", qui devait l'inviter dans sa maison de Neza (Mexico) où elle effectuait l'essentiel de son enquête sur les travestis et les bisexuels.

2. Les rôles du chercheur dans l'observation participante

Quel rôle le chercheur participant peut-il assumer sur le terrain ? Cette question est devenue centrale dans la littérature ethnographique.

Ray Gold, qui anima à Chicago, avec Everett Hughes et Buford Junker, à partir de 1951, un séminaire sur le travail de terrain - le fieldwork - publia en 1958 une catégorisation des formes d'observation participante. Elle a été reprise et développée, avec quelques modifications, par Junker dans Fieldwork. Il distingue :

- le participant complet : dont "les activités sont totalement cachées".
- le participant observateur : "dans ce rôle, les activités d'observation du chercheur ne sont pas complètement dissimulées, mais pour ainsi dire cachées et soumises à ses activités de participant".
- l'observateur participant : "dans ce rôle, les activités de l'observateur sont rendues publiques dès le début et plus ou moins encouragées publiquement par les personnes étudiées... L'observateur peut ainsi avoir accès à une grande diversité d'informations et même à des secrets si l'on sait qu'il en respectera le caractère confidentiel".
- l'observateur complet : c'est celui qui, dans un laboratoire de dynamique de groupe, se cache derrière une glace sans tain pour observer les comportements d'un groupe soumis à des expérimentations sans savoir qu'il est observé. Junker cite cet exemple sans le développer.

Peter et Patricia Adler (1987) ont repris, en les modifiant, les catégorisations de Gold et de Junker. Ils présentent trois types d'observation participante :

- l'observation participante périphérique . Les chercheurs qui choisissent ce rôle - ou cette identité - considèrent qu'un certain degré d'implication est nécessaire, indispensable pour que vienne saisir de l'intérieur les activités des gens, leur vision du monde. Ils n'assument pas de rôle actif dans la situation étudiée et ils restent ainsi à sa "périphérie".

Le caractère "périphérique" de ce premier type d'implication trouve son origine, d'abord, dans un choix d'ordre épistémologique : certains chercheurs estiment que trop d'implication pourrait bloquer chez eux toute possibilité d'analyse.

Une seconde source de l'implication périphérique tient au fait que le chercheur ne souhaite pas participer à certaines activités du groupe étudié, comme cela se produit avec certains groupes déviants.

Il y a enfin les contraintes dites "démographiques" : l'âge du chercheur, par exemple.

- l'observation participante active où le chercheur s'efforce de jouer un rôle et d'acquiescer un statut à l'intérieur du groupe ou de l'institution qu'il étudie. Ce statut va lui permettre de participer aux activités comme un membre, tout en maintenant une certaine distance.

- l'observation participante complète, enfin, qui comprend deux sous-catégories assez hétérogènes

- la participation complète par opportunité où le chercheur met à profit l'occasion d'enquêter du dedans, - une opportunité qui lui est donnée par son statut déjà acquis dans la situation ;

- la participation complète par conversion : Adler et Adler font référence ici à Carlos Castaneda et Benetta Jules-Rosette, deux disciples de Garfinkel, le fondateur de l'ethnométhodologie. B. Jules-Rosette, partie pour étudier les Bapostolo d'Afrique, se convertit à leur contact, adopta leur religion, fut baptisée (Jules-Rosette 1976).

La notion d'observation participante complète par conversion est construite ici à partir d'emprunts à la sociologie existentielle américaine et à l'ethnométhodologie : ces deux sociologies californiennes relativement récentes tendent à prendre le contre-pied de la pratique et de la théorisation de Chicago, - un peu comme les groupes de rencontre californiens, de gestalt-thérapie, de bio-énergie (le courant dit d'Esalen) étaient dans les années 70 en rupture avec les principes du T. Group de Bethel, tout en conservant le dispositif de base du "groupe de sensibilisation" (Lapassade 1975).

La participation totale "par conversion" est mise par Adler et Adler au compte de la recommandation ethnométhodologique qui demande au chercheur de "devenir le phénomène qu'il étudie" (becoming the phenomenon : c'est le titre du dernier chapitre du manuel d'ethnométhodologie que Mehan et Wood publient en 1975).

On peut encore distinguer deux rôles qui sont rarement présentés comme tels dans la littérature ethnographique : celui de l'observateur participant externe, d'une part, et celui de l'observateur participant interne, d'autre part :

a) l'observateur participant externe vient du dehors, et c'est la condition habituelle du chercheur anthropologue, psychosociologue ou sociologue : il sollicite le droit d'entrer sur le terrain qu'il fréquentera jusqu'au moment où il le quittera pour rédiger un ouvrage, un mémoire ou un rapport ;

b) l'observateur participant interne, au contraire, est un chercheur qui a d'abord été "acteur" sur un terrain où il exerçait - et où, dans certains cas, il exerce toujours une fonction. On est proche, ici, de la notion de l'observation participante complète "par opportunité". On peut donner plusieurs exemples d'une telle "opportunité" :

celui des enseignants et des travailleurs sociaux qui font des recherches à partir de leurs pratiques (Kohn 1985-86; Hammersley 1993); ils sont, pour parler comme Patrick Boumard, "les savants de l'intérieur" (Boumard 1989). Mais, en accédant au rôle de chercheur, ils doivent, selon le schéma classique, conquérir une "distanciation" à partir d'une position initiale de "participation" complète, d'immersion dans ce qui devient leur "terrain" d'observation. En outre, il est difficile de décider si ces recherches "internes" de praticiens relèvent de la démarche ethnographique par observation participante ou d'une recherche action qui emprunte seulement à l'ethnographie quelques aspects de son dispositif.

un autre exemple a été plus récemment théorisé : c'est celui de sociologues professionnels homosexuels qui s'inscrivent en milieu homosexuel et qui considèrent que leur participation sexuelle aux rituels qui ont lieu de l'un des deux de leurs R

constitue l'effet

positif à leur travail de chercheur. C'est le cas, par exemple, de Christophe Broqua, qui écrit :

"Pour les ethnographes travaillant sur les homosexuels, la pratique de terrain est a priori facilitée par le partage d'une même orientation sexuelle, bien qu'elle ne soit pas la seule garante de l'intégration et que l'accès au terrain soit conditionné par d'autres caractéristiques sociales et biologiques telles que le sexe, l'âge ou le statut socio-professionnel (...). Dans le cas de recherches sur des cultures différentes, où les catégories socio-sexuelles diffèrent de celles de l'anthropologue, le fait d'être homosexuel ou d'avoir des relations homosexuelles peut aussi faciliter l'intégration mais également prêter à confusion" (Broqua 2000).

Alors que l'observateur participant externe a d'abord un rôle défini, statutaire, de chercheur et qu'il doit, pour un temps, accéder si possible, et s'il le souhaite, au rôle d'acteur (de "participant"), l'observateur participant interne doit, à partir d'un rôle permanent et statutaire d'acteur - d'enseignant ou de travailleur social - accéder au rôle de chercheur "distancié" (du moins selon le modèle classique de l'observation participante).

L'observation non - déclarée ou clandestine (covert observer)

Au Xe siècle, à Bassorah, le géographe musulman Al Maqdisi entre en contact avec une confrérie soufie alors qu'il n'appartient pas lui-même à cette tendance mystique de l'Islam et qu'il n'est pas spécialement désireux d'y adhérer ; il veut seulement la connaître.

Mais on le prend aussitôt - par erreur - pour un soufi - un derviche - qui vient parmi ses nouveaux amis comme un vrai soufi doit le faire : il participe à leurs concerts spirituels, à leurs danses extatiques, il visite leurs couvents dans les alentours.

Sa réputation de soufi exemplaire et apte à faire des miracles grandit rapidement : on vient de loin pour l'approcher, pour le toucher afin de bénéficier de sa baraka.

Et puis, au moment où il estime qu'il a pénétré tous les secrets de ses nouveaux compagnons, qu'il a appris deux tout ce qu'il désirait apprendre, il les quitte et va poursuivre ailleurs ses enquêtes de géographe.

Voilà un bon exemple d'observation participante non déclarée, effectuée par quelqu'un qui ne dit pas son véritable projet, qui laisse croire qu'il est lui aussi membre du grand courant mystique musulman alors qu'il ne sait rien à ce sujet et qu'il profite de la crédulité de ceux qui en sont membres pour les étudier (Al Maqdisi 975, cité par Tringham 1971).

Si, parfois, le chercheur annonce la couleur en révélant aux gens son identité professionnelle (overt researcher), il arrive aussi qu'il la dissimule à la manière du faux par "observateur non déclaré", "à couvert", ou "clandestin".

On a utilisé à ce propos la notion, initialement trotskiste, de "stratégie entriste", l'entrisme est celui qui entre dans une organisation sans indiquer son intention réelle : changer l'orientation politique de cette organisation.

Cette notion d'entrisme ethnographique pourrait d'ailleurs s'appliquer, par extension, à toute forme d'observation participante, aussi bien déclarée que non déclarée sauf, peut-être, à la conversion.

Pour effectuer certaines enquêtes, des journalistes ont pris le rôle (le masque) du travailleur ture immigré en Allemagne ou, à Marseille, de la militante d'un parti - le Front National - qui ignorait sa véritable identité de journaliste.

Un exemple classique d'observation non déclarée est celui de Léon Festinger qui étudia, avec des collègues et des assistants, les activités des membres d'une secte qui annonçaient la fin du monde : il s'agissait d'observer leur comportement après l'échec de cette prophétie.

Ces sociologues non déclarés participèrent intensément aux activités de la secte sans partager les convictions des membres et sans déclarer les vraies raisons de leur présence (Festinger et al, 1993).

Laud Humphreys (1970), qui enquêta sur la fréquentation très particulière des toilettes publiques par des homosexuels américains alors qu'il n'était pas lui-même homosexuel, adopta pour s'infiltrer dans ce milieu le rôle du guetteur consistant à se poster à la fenêtre et faire un signe convenu en cas de danger, - l'arrivée de la police, par exemple. Les gens qu'il avertissait ainsi ne savaient pas qu'il était là pour une recherche.

Priour (1998 a), par contre, ne cache pas qu'elle est "chez Mema" pour mener une enquête. Mais dans la mesure où elle ne proclame pas continuellement et partout sa qualité de sociologue elle considère que, sans l'avoir expressément choisi, elle pratique l'observation cachée quand la raison de sa présence n'est pas connue de tous, et par exemple dans les clubs, sur les marchés, ou même chez Mema lorsque des visiteurs ne savent pas pourquoi elle est là.

En fait, il n'existe pas, ici, de règle générale, et surtout pas de recettes : tout dépend du terrain, des circonstances, de la personnalité des chercheurs, etc. De plus, un même chercheur peut modifier son degré d'implication selon les circonstances, l'avancement de son travail, etc.

III. Participation et distanciation

Dans la tradition de Chicago, il est recommandé au chercheur de pratiquer dans le même temps, sur le terrain, la participation et la distanciation et d'éviter, par conséquent, de "devenir indigène" (No going native!) tout en vivant la vie des gens.

Comme l'écrivent Benson et Hugues (qui n'appartiennent pas à cette tradition de Chicago) :

"L'implication (involvement) doit être tempérée par une attitude désintéressée et objective, faite de quoi une telle démarche ne parviendra pas à suivre les standards d'objectivité d'une investigation scientifique".

Les mêmes auteurs ajoutent :

"L'observateur participant a besoin de s'impliquer dans la vie du groupe afin d'étudier les valeurs, les normes et le point de vue de ses membres mais il doit en même temps se maintenir suffisamment détaché pour relier ce qu'il apprend sur le terrain avec des théories sociologiques. En s'efforçant de tenir ainsi les deux bouts de la chaîne il court un double risque :

- il peut devenir tellement impliqué dans la situation que sa volonté de détachement et d'objectivité s'effondre selon un processus couramment désigné par l'expression "going native" (devenir un natif, un "indigène"). Le résultat sera alors qu'il décrira le monde social (qu'il est censé étudier) dans le langage profane et non dans celui de la science et de

le risque inverse est de maintenir un tel degré de détachement qu'il se privera quasi totalement de toute découverte significative (significant insight) " (Benson et Hugues 1983).

La question de cette relation entre participation et distanciation est un problème majeur de l'observation participante.

On pourrait utiliser ici, pour aborder cette question, les notions de dédoublement méthodique et de dissociation de l'identité, mais pas au sens du XIX^e siècle et notamment de Janet (1889) : à son époque, la notion servait seulement à désigner une pathologie (Lapassade 1998).

On retiendra au contraire le concept plus récent de la néo-dissociation (Hilgard 1986) qui désigne avant tout une dimension normale de la vie quotidienne et même une ressource constamment mobilisée dans la vie de tous les jours. Un exemple souvent proposé à ce sujet est celui du conducteur d'une voiture qui peut à la fois surveiller la route et converser avec son passager.

Le problème peut aussi être formulé à partir des catégorisations concernant le rôle du chercheur sur le terrain : elles montrent en effet qu'il est possible de construire divers types de relations entre la participation et la distanciation.

On peut, en renversant l'ordre de la typologie proposée par Junker, montrer qu'on peut aller de l'observation complète, sans participation, à la participation complète, où est abolie, du moins en principe, la distinction entre participation et observation (ou distanciation) : Whyte était en situation d'observation complète, sans participation, lorsqu'il observait de sa fenêtre, avec sa femme, les activités du club d'en face; il était, par contre, en situation de participation complète lorsqu'il a pris le risque de voter plusieurs fois dans des bureaux de vote différents de Cornerville.

C'est par la notion de "participant complet" que Priour définit sa position chez Mema : au bout de quelques jours, elle oublie ses habitudes norvégiennes, ses valeurs, elle parle le langage argotique que lui enseignent ceux qui fréquentent la maison.

Elle devient ainsi totalement "indigène". C'est du moins ce qu'elle affirme. Le soir, mémoire car elle ne prend jamais de notes devant les gens, ses observations de la journée... Elle retrouve la distance analytique du chercheur lorsqu'elle quitte le terrain et retourne chez elle, en Norvège.

Brenda Mann, engagée comme barmaid sans dissimuler son projet scientifique, "a senti que son implication et sa participation la poussaient progressivement à s'intégrer au Brady's, à faire de plus en plus partie de cette famille. Les gens du Brady's avaient souvent recours à des sanctions subtiles pour l'amener à participer le plus complètement à leur vie.

Etant donnée la situation, il était souvent difficile pour ceux qui l'encourageaient de prendre au sérieux le projet de recherche : ils aimaient mieux la voir comme une serveuse (...)" (Spradley et Mann 1979).

Les "indigènes" ont souvent tendance, d'ailleurs, à attribuer au chercheur un rôle qu'il n'a pas lui-même choisi : Jeanne Favret-Saada, partie avec l'intention d'étudier, chez les paysans de la Mayenne, la sorcellerie, découvre un jour quelle est considérée par les ensorcelés comme une désorceleuse, en dépit du fait qu'elle ne manque jamais de faire connaître son statut de chercheur du CNRS (Favret-Saada 1981) et elle accepte de jouer le rôle qui lui est ainsi attribué.

Un autre exemple de "participation complète" est celui, déjà cité, des ethnologues de la "conversion. Adler et Adler écrivent à ce sujet : "Ici, le "going native" n'est plus un problème, c'est au contraire une solution" (Adler et Adler, op. cit., p. 28).

Erving Goffman (1989) affirme lui aussi la nécessité de "devenir indigène" (going native).

Alfred Schutz a, dans un texte consacré au rapport entre "sens commun et interprétation scientifique" (1987, p. 49) bien formulé cette opposition - ce double rôle - dans le langage de la phénoménologie sociale :

"L'observateur participant noue un contact avec les groupes à étudier comme un homme parmi ses semblables ; l'attitude scientifique ne détermine que le système de pertinences qui fonctionne comme schéma de sélection et d'interprétation, attitude que l'on laisse de côté pour le moment afin de la réintroduire par la suite".

Il ne faudrait pas confondre ici "l'attitude scientifique" selon Schutz avec la dimension d'observation associée à la participation dans le travail de terrain. Cette dimension fait en effet partie de l'attitude naturelle en tant que chacun de nous, dans la vie de tous les jours, vit une sorte de dédoublement. Nous sommes à la fois, à chaque instant, acteurs et observateurs des autres et de nous-mêmes. Simplement, dans l'observation participante, ce dédoublement est plus systématique, - il est mis volontairement au cœur de la méthode de travail.

Dans un ouvrage consacré aux problèmes de la méthode en sociologie abordés à partir de l'ethnométhodologie, Aaron Cicourel (1964) a présenté et commenté longuement l'apport de Schutz à la théorisation de l'observation participante.

IV. De la psychosociologie clinique à l'ethnographie

Le terme psychosociologie tel que je l'ai utilisé ci-dessus avec Chauchat (1985) notamment, désignait en fait et seulement ce qu'on désigne aussi et plus couramment par la notion de psychologie sociale. Dans ce contexte, l'observation participante est exclusivement une méthode de recherche, alors que la notion de psychosociologie clinique dont il sera question maintenant désigne une démarche d'intervention sociale et se rattache ainsi à la recherche-action.

Quant à l'ethnographie elle était considérée seulement, jusqu'ici, comme une démarche non interventionniste. Dans les lignes qui suivent, par contre, on verra s'ébaucher l'idée d'une ethnographie, elle aussi associée à une démarche d'intervention.

En 1960, Buford Junker (1960) oppose les démarches de la recherche-action (dont fait partie la psychosociologie clinique) et de l'ethnographie :

"Le fieldwork, tel qu'il est pratiqué occasionnellement ou de manière routinière dans l'éducation, dans le travail social et en d'autres entreprises concernant les relations humaines est caractérisé par le fait qu'il n'est pas concerné par la contribution à la connaissance", c'est à dire par la recherche fondamentale visant à produire un pur savoir, sa visée directe étant au contraire de "changer les gens, ou les situations, ou les deux".

Le même auteur ajoute :

"Dans cet ouvrage, on va s'occuper seulement du fieldwork dans son rapport avec la science sociale, -c'est à dire avec la tâche consistant à observer, enregistrer et rapporter le comportement des gens dans la situation contemporaine sans l'intention de les changer ou de

changer les situations dans lesquelles ils se trouvent... Le fieldwork ainsi défini est concerné entièrement par l'avancement de la connaissance dans les sciences sociales".

Pour Andrée Fortin (1987), par contre, cette opposition est dépassée : depuis les

années 60, l'ethnographie est associée étroitement, dit-elle, à la recherche action.

Ruth Canter Kohn (1989) aboutit à une conclusion semblable au terme d'une comparaison entre les deux démarches. De plus, elle présente l'implication comme un "mode de production des connaissances" (Kohn 1985-86).

Rodolphe Ingold (1994) et Mohammed Toussirt (1994), qui s'occupent plus particulièrement des toxicomanes, parlent d'intervention ethnographique. On notera à ce aussi bien que celle qui s'occupe des sexualités, de pousser au rapprochement entre l'ethnographie et la recherche-action.

Ana Vasquez-Bronfman et Isabel Martinez (1996), à partir d'une relation clinique d'aide à des enfants d'immigrés à Paris et Barcelone, aboutissent à une recherche finalement ethnographique qui n'élimine pas pour autant le point de départ clinique de leur travail : ce point de départ reste au contraire associé à l'ethnographie.

Ces points de vue différents sont en relation avec la position des auteurs :

Junker produit, à la demande d'Everett Hughes et avec sa collaboration, à l'intention des étudiants de sociologie, une sorte de bilan - pas un manuel - de l'ethnosociologie de Chicago, laquelle s'est constituée notamment sur la base d'une rupture, dans ses débuts, avec l'école de travail social qui avait pourtant contribué fortement à sa première orientation.

Buford Junker s'inscrit dans le droit fil de cette rupture initiale ; par contre, Andrée Fortin, Ruth Kohn et aussi Ingold et Toussirt sont des praticiens de l'intervention sociale en même temps que de l'ethnographie et ils ne peuvent donc pas souscrire à la position de Buford Junker.

Eugène Enriquez oppose lui aussi la recherche action psychosociologique et l'ethnographie mais à partir, cette fois, de la recherche-action : il affirme que la psychosociologie clinique permet d'aller plus loin que l'ethnographie en tant qu'elle donne accès à des "forces et des agencements nouveaux qui essaient de se mettre en place et que l'ethnographie ne pourrait pas atteindre". Cependant, "il ne s'agit pas de se désintéresser des études ethnographiques (...) qui permettent de décrire de façon détaillée et fine les comportements, les manières d'être, les modes de présentation de soi..." (Enriquez 1994).

Opposition et collaboration entre psychosociologie et ethnographie

Edgar H. Schein (1987), professeur au MIT et psychosociologue consultant, à partir d'une définition assez traditionnelle de la psychosociologie clinique et surtout de l'observation participante, oppose lui aussi ces deux dispositifs tout en proposant d'utiliser l'un et l'autre, ensemble ou alternativement, sur un même terrain.

Il entend par clinique "toutes activités professionnelles impliquées dans des rôles d'aide auprès d'individus, de groupes, de communautés, d'organisations, par des psychologues cliniciens, des psychiatres, des travailleurs sociaux, des consultants pour le développement d'organisations, tous ceux qui travaillent de façon explicite avec des systèmes humains".

Il ne propose pas une définition aussi précise de la méthode ethnographique mais on peut la dégager de l'ensemble de ses analyses : c'est la définition qu'en donne l'école de Chicago.

On a trop tendance, dit-il, à placer les méthodes ethnographique et clinique sous le label plus large de la recherche qualitative, une notion qui "ne nous sert pas beaucoup" si nous cherchons à identifier les deux orientations.

Pour ce faire, il faut commencer par construire des définitions théoriques, ce qu'on fera en soulignant d'abord les différences. Cela permettra aux praticiens de savoir ce qu'ils font sur un terrain où, souvent, ils adoptent parfois, successivement, les deux approches. Mais en ce cas, il faut être capable de déterminer à tout moment si l'on est dans le rôle du clinicien ou dans celui de l'ethnologue.

Commençons par relever, avec Schein toujours, les différences entre les deux dispositifs :

- a) Le modèle implicite du clinicien, c'est la recherche-action dont le principe fondamental est qu'on ne peut comprendre un système humain sans essayer de le changer. Le clinicien considère donc que la situation critique pour laquelle on a demandé son aide peut et doit être améliorée. Le modèle de l'ethnologue, par contre, est celui d'une observation qui ne vise pas à changer le système observé : pour lui, l'organisation doit être déchiffrée et comprise sans être (trop) dérangée.
- b) Dans la consultation clinique, le client choisit le clinicien alors que l'ethnologue choisit le "sujet" de son étude.
- c) Le clinicien n'entre dans une organisation que s'il y est demandé, tandis que l'ethnologue doit négocier son entrée sur le terrain. Il peut aussi s'y infiltrer (observation participante non déclarée), alors que le clinicien est toujours visible, étant donné qu'on lui a demandé de venir.
- d) Le clinicien est rémunéré pour son travail (et son client, qui le paye, attend en retour une aide ou l'amélioration de son fonctionnement), - alors que l'ethnologue n'est pas rémunéré par la population qu'il étudie. Il attend seulement un bénéfice symbolique de ses publications qui s'adresseront à sa communauté scientifique et pourront conforter sa carrière. Mais il peut aussi bénéficier de subventions pour effectuer son travail.
- e) C'est généralement le client, et plus rarement le clinicien, qui décide d'arrêter l'intervention clinique; l'ethnologue, lui, arrête son travail de terrain quand il estime qu'il a recueilli suffisamment de données, ce qui ne signifie pas que son travail est terminé pour autant. Ayant quitté le terrain, il lui reste à traiter ce matériel et le temps qu'il va y mettre dépend de lui, éventuellement de la subvention qui lui aura été accordée.

Dans la pratique, cependant, selon Schein toujours, les deux dispositifs peuvent se compléter :

- a) le clinicien trouvera des occasions pour se promener dans des lieux de l'organisation qui ne sont pas dans le champ de son intervention clinique : il fera ainsi un travail de type ethnographique - en un sens très restreint - qui lui donnera accès à des informations sur l'organisation cliente en général, utiles pour son travail de clinicien.

Par exemple : Schein a eu l'occasion, au cours d'une consultation auprès d'une entreprise qui a duré cinq ans, de fréquenter le restaurant de l'entreprise et d'y faire des observations ou encore de participer à certaines réunions de la direction, ce qui n'était pas

prévu par son contrat d'intervention. Bien des consultants-intervenants font assez souvent la même chose mais il n'est pas habituel, que je sache, d'en faire mention ;

- b) l'ethnologue sera parfois amené à assumer momentanément un rôle de clinicien, - quand on lui demandera, par exemple, de donner son avis sur un problème en aidant même, éventuellement, à le résoudre. Selon Schein, l'ethnologue ne sera pas vraiment accepté par le groupe aussi longtemps qu'il ne sera pas ressenti comme disposé à apporter une aide éventuelle.

C'est d'ailleurs ce que montre constamment le travail de terrain dans un domaine dont Schein ne s'occupe pas : il s'agit de l'ethnographie de l'école (Woods 1983; 1986; 1990) où l'on constate souvent que les enseignants visités souhaitent que les conclusions des enquêtes, communiquées et que l'ethnologue puisse se rendre utile, comme l'est le psychosociologue clinicien.

Schein propose enfin que soient constitués des équipes d'intervention constituées à la fois de psychosociologues et d'ethnologues. Enfin, dans un travail plus récent consacré à la culture d'entreprise, il fait un pas de plus en direction de la collaboration entre l'approche clinique et l'approche ethnographique (Schein 1990).

Vers une ethnoclinique?

Claudia Piccardo et Angelo Benozzo (1996) dans un ouvrage de synthèse consacré à l'ethnographie organisationnelle, commencent par rappeler que dans un premier temps, Schein (...) finissant par démontrer leur irréductibilité". Ils ajoutent : "Même si nous partageons cette caractérisation des deux perspectives, nous ne sommes pas convaincus qu'elles soient inconciliables et, dans la perspective proposée ultérieurement par Schein (dans son article de 1990), nous avons récemment tenté une intégration des deux méthodes au niveau opérationnel".

Les deux auteurs italiens, qui sont eux aussi consultants d'entreprises mais en qualité d'ethnologues, proposent, pour désigner cette intégration, la notion d'ethnoclinique. L'ethnoclinicien est celui qui cherche à intégrer les deux approches (ethnographique et clinique).

Leur pratique ethnographique de chercheurs consultants n'est pas celle de l'ethnologue "académique" qui n'a pas été invité à intervenir par un client, "or c'est là que se trouve la rupture entre la recherche purement théorique et la recherche appliquée".

Manquent ici, malheureusement, des indications précises concernant les modalités pratiques d'intégration des deux démarches. Malgré cela, les travaux qu'on vient de citer témoignent déjà d'une évolution récente dans cette direction.

G. Herdt, anthropologue, et Robert Stoller, psychanalyste, proposent, dans un contexte un peu différent, le terme ethnographie clinique "défini comme une variété et comme forme plus précise d'observation participante". "Clinique, précisent ces deux auteurs, représente notre intérêt pour les processus suivants : communication intime, significations subjectives de soi, des autres, des idées culturelles et des institutions, de l'identité et des états de conscience modelés par la culture" (Herdt et Stoller 1990). Ce terme n'a donc pas de rapport, ici, avec la relation d'aide qui caractérise la psychosociologie clinique ou encore, on va le voir maintenant, la socianalyse.

Socialanalyse institutionnelle et consultation ethnographique

Patrice Ville (2000) pratique essentiellement la socialanalyse institutionnelle en entreprise ; mais il a eu l'occasion de proposer au commanditaire et de mener dans le même établissement, avec une équipe de psychosociologues, une enquête par observation participante...

Il ne confond certes pas les deux dispositifs :

- le dispositif socialanalytique est en effet, tout comme, généralement, celui de la psychosociologie clinique dont il est issu, "distinct du cadre de travail" (Rouchy 1987/1) : le socialanalyte institue en effet des son arrivée l'arrêt des activités quotidiennes et ordinaires chez le client (et tout le personnel du système client va participer en permanence aux assemblées générales socialanalytiques).
- l'observation participante suppose au contraire que ces activités sont intégralement maintenues et qu'on va y participer.

Comme Schein, par conséquent, Ville sépare bien les deux dispositifs et les deux rôles. Mais contrairement à des pratiques plus anciennes des institutionnalistes, il propose au client et fait accepter, dans le contexte plus général d'une intervention socialanalytique de longue durée, ce dispositif d'observation participante qui va lui donner accès à d'autres dimensions de la situation et enrichir son diagnostic.

Analogies

On pourrait par ailleurs esquisser un inventaire des analogies entre clinique et ethnographie. On releverait par exemple que :

- a) les deux orientations contribuent à la déconstruction d'une conception positiviste des sciences sociales comme le suggère André Lévy lorsqu'il écrit que l'approche clinique, d'avantage qu'une méthode, définit surtout "une position "critique" ou auto-critique dans le sens d'une déconstruction des savoirs clos et des institutions figées. Fort heureusement, la psychosociologie n'est pas seule à adopter cette position, qui est partagée par des chercheurs d'autres disciplines, - ethnologues (l'auteur renvoie ici, en note, à J. Favret-Saada 1977) et plus récemment historiens et sociologues..." (Lévy 1994).

- b) la question de la relation entre la participation et la distanciation qui constitue, je l'ai également souligné déjà, l'un des problèmes essentiels de l'observation participante classique - probablement, même, son problème constitutif - se retrouve dans les deux démarches. Mais si elle constitue une sorte d'allant de soi en ethnographie, elle est moins souvent évoquée - à ma connaissance, du moins - par les psychosociologues cliniciens.

Cependant, A. Lévy (op.cit) évoque "la question de la proximité et de la distance du chercheur par rapport à son objet". Il développe ainsi, à propos de la recherche-action, le principe fondamental, déjà cité, de l'école de Chicago :

"Non seulement l'implication n'est pas contradictoire avec le maintien de la distance nécessaire à l'objectivation du réel, à sa constitution symbolique comme objet externe, et au dégageant de la conscience immédiate que l'on peut en avoir, mais elle les suppose".

- c) Dans la psychosociologie clinique comme en ethnographie, l'analyse du dispositif de recherche ou d'intervention est permanente et constitue une dimension essentielle du travail :

- d) l'installation du clinicien ou celle de l'ethnographe sur le terrain n'est jamais définitivement acquise ; elle peut être à tout instant remise en question.

Il ne serait sans doute pas inutile de pousser plus loin l'étude de ces analogies.

On pourrait même aller plus loin et chercher à faire travailler les thèmes essentiels de l'observation participante dans la théorisation de la psychosociologie clinique (définition et variations éventuelles des rôles de l'intervenant, problème, déjà cité, de l'implication du clinicien).

Enfin, les ethnographes auraient sans doute beaucoup à gagner dans une formation complémentaire à la clinique (au sens général du terme et pas seulement à ce qui concerne le domaine de l'intervention auprès des organisations).

V. L'implication de l'ethnographe et celle du clinicien

Jean-Pierre Olivier de Sardan (2000), dans une étude consacrée à l'écriture du "je" en anthropologie et en sociologie ainsi qu'au problème conjoint de l'implication, cite à plusieurs reprises le travail de Lourau sur le journal de recherche (1988) sans souscrire pour autant au "nouveau paradigme implicationnel".

Si, par contre, on accepte ce nouveau paradigme, il est bien évident qu'on s'éloigne de ce qui était central, je l'ai souligné déjà, dans la manière dont les tenants même les plus récents de l'école de Chicago, et aussi bien, d'ailleurs, les anthropologues classiques, concevaient l'observation participante : comme un juste milieu entre l'implication et la distanciation.

Quelques pratiques déjà citées ci-dessus, et par exemple, en dépit de leurs différences, celles de J. Favret-Saada, de B. Jules Rosette, d'A. Prietir indiquent, pour l'observation participante, des orientations nouvelles qui pourraient bien, dans le climat actuel de déconstruction des certitudes, se généraliser.

On trouve de plus en plus, dans les journaux de route des ethnographes, une analyse des implications du chercheur : pourquoi j'ai entrepris cette recherche, comment je l'ai menée, quelles sont les valeurs qui me font courir, quelles difficultés ai-je dû affronter chemin faisant, etc.

D'autres part, les psychosociologues cliniciens ont eux aussi abordé ce même problème.

C'est ainsi que dans un article consacré à la recherche-action, André Lévy (1985) aborde la question de l'implication du chercheur, qui est "une conséquence directe et immédiate de l'exercice de son activité de chercheur".

Pour illustrer ce point, il cite en exemple l'expérience de J. Favret-Saada : "à vouloir appréhender directement l'objet de son étude - les sorts, les sorciers -, celui-ci lui échappe (...); ce n'est que dans la mesure où elle se laisse "prendre" par les événements qu'elle subit et quelle contribue à façonner, en les observant et en y réagissant, c'est à dire en se laissant découvrir progressivement pour elle et en elle les jeux de savoir et de pouvoir qui définissent le phénomène".

Eugène Enriquez (99/00) traite de son implication de psychosociologue dans un article intitulé "implication et distance" que publie la revue "institutionnaliste" : Les cahiers de

lequel, avec l'oeuvre de Lourau particulièrement, la question de l'implication a fini par occuper une position centrale.

Ces deux contributions de psychosociologues cliniciens montrent en outre qu'il existe au moins des convergences fortes, en dépit des oppositions soulignées parfois - et peut être trop souvent - entre la recherche action psychosociologique et l'ethnographie.

VI. Problèmes d'écriture

Ecrire est l'un des problèmes majeurs de l'observateur participant.

Il se pose à plusieurs niveaux :

- a) Il y a d'abord l'écriture que nécessite la publication de mémoires, d'articles, de rapports, de communications pour des colloques et des congrès et cette écriture pose, dans sa forme traditionnelle et institutionnalisée, des problèmes rédactionnels complexes (Woods 1986).
- b) Le recueil de données (observations quotidiennes, etc) passe généralement, comme le recommandait Marcel Mauss à ses étudiants, par la tenue régulière d'un journal de terrain (le "journal de route" de l'ethnologue). Cette recommandation, d'ailleurs, devrait être reprise par tous ceux qui initie des étudiants, non seulement à l'ethnographie, mais aussi à d'autres sciences sociales, ainsi qu'aux sciences de l'éducation.
- c) Les travaux concernant la pratique implicationnelle du journal en ethnographie ont fait assez récemment l'objet de travaux spécifiques (Hess 1998; Lourau 1988; Geertz 1998). A les lire, on constatera que, comme je l'ai déjà souligné, l'observation participante et ses dispositifs n'ont pas une seule source, mais au moins deux...

La tenue d'un journal de route à dimension implicationnelle pourrait aussi aider tant les ethnographes que les cliniciens à gérer au jour le jour leur dissociation méthodique.

- d) On peut associer à la pratique du journal, celle qui consiste à présenter et commenter, notamment, les circonstances dans lesquelles une observation participante a été entreprise et soutenue : c'est le cas, parmi tant d'autres, de l'introduction, déjà citée, de Malinowski aux Argonautes, de celle d'Annick Prieur à Memas House, ainsi que des appendices de Whyte à Street Corner Society, de Festinger à la fin d'une prophétie, etc.

Cette manière de faire tend à devenir une règle incontournable de l'écriture ethnographique.

- e) Dans une perspective dite "post-moderne", enfin, on a pu présenter le travail d'écriture comme la dimension constitutive essentielle de l'ethnographie. L'oeuvre de l'ethnologue serait avant tout celle d'un écrivain....

Bibliographie

AL MAQUISI, *Ahsan al Tagasin*, 975. Cité par J. Spencer TRIMMINGHAM, *The Sufi Orders in Islam*, London, Oxford Univ. Press, 1971.

ADI FIR (P) et ADI FIR (P), *Membership roles in field research*. Sage Publications, U.S.A. 1987.

- BOGDAN (R.) & TAYLOR (S.J.) *Introduction to qualitative research methods*, 1975.
- BOOTH (C.) *Life and labour of the people of London*, Londres, Macmillan & Co, 1902-1904.
- BLUMER (H.) *Symbolic Interactionism*, N. J. : Prentice Hall, 1969.
- BOUMARD (P.) *Les savants de l'intérieur*, Paris, Armand Colin, 1989.
- BROQUA (Ch.) *Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes*, *Journal des anthropologues*, anthropologie des sexualités, 82-83, 2000.
- CHAPOULIE (J.M.) *Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie*, R. frag. sociol. XXV, 1984.
- CHAUCHAT (H.) *L'enquête en psychosociologie*, Paris, PUF, 1985.
- CICOUREL (A.) *Méthode and Measurement in Sociology*, New York, The Free Press, 1964.
- COULON (A.) *L'école de Chicago*, Paris, PUF, 1992.
- DELIÈGE (R.) *Anthropologie sociale et culturelle*, Bruxelles, De Boeck Université, 1994.
- DOLLARD (I.) *Caste and Class in Southern Town*, 1937.
- ENRIQUEZ (E.) *La psychosociologie au carrefour*, *Revue internationale de psychosociologie*, I, 1994.
- Implication et distance, *Les cahiers de l'implication*, 3, 99/00.
- FAVRET-SADDA (J.) *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977. *Corps pour corps*, Paris, Gallimard, 1981.
- FESTINGER (L.), REECHEN (H.N.), SCHACHTER (S.) *L'échec d'une prophétie: étude psychosociale d'un groupe de fidèles qui prêchaient la fin du monde*, Paris, PUF, 1993.
- FORTIN (A.) *L'observation participante : au coeur de l'altérité*, in : DESLAURIERS (J.P.) *Les méthodes de la recherche qualitative*, Presses de l'Université du Québec, 1997.
- GEEZT (C.) *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996.
- GOLD (R.L.) *Roles in sociological field observations*, *Social Forces*, 36, 1958.
- GOFFMAN (E.) *On fieldwork*, *Journal of contemporary ethnography*, 18 (2) 1989.
- GURVITCH (G.) *Traité de sociologie*, 2 tomes, Paris, PUF, 1960.
- HAMMERSLEY (M.) *On the Teacher as Researcher*, *Educational Action Research*, vol. 1, n° 3, 1993, pp. 425-445 (trad. Fr. par M.P. de Miras : *Réflexions sur la notion d'enseignant en tant que chercheur*, décembre 2000, mimeo).
- HERDT (G.) et STOLLER (R.) *Intimate Communications - Erotics and the Study of Culture*, New York, Columbia University Press.
- HESS (R.) *La pratique du journal*, Paris, Anthropos, 1998.
- HILGARD (E. E.) *Divided consciousness : multiple controls of human thought and action*, John Wiley & Sons inc., 1986.
- HOFFMAN (J. E.) *Portraits of access in the study of social elites and boards of directors*, in : W.B. SHAFER, R.A. STEBBINS & A. TUROWITZ : *Fieldwork experience. Qualitative approaches to Social Research*, New York, San Martin Press, 1980.
- HUGHES (E.) *Introduction à : Junker (B.H.), Fieldwork : an Introduction to the Social Sciences*, 1960. Trad. E. : La place du terrain dans les sciences sociales, Le regard sociologique, Textes rassemblés et présentés par Jean-Michel Chapoulie, EHESS, 1998.
- HUMPHREYS (L.) *The tea-Room trade*, Aldine, Chicago, 1970.
- INGOLD (F. R.) *Les nouveaux protocoles de prévention et "les luttes contre"* in : *Drogues : mutations dans la cité*, revue *Agora*, Ethique, médecine, société, 31, été 1994.
- JANET (P.) *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889.
- JULES-ROSETTE (B.) *The conversion experience*, *Journal of Religion in Africa*, VII, 1976.

- JUNKER (B.H.). *Fieldwork : an Introduction to the Social Sciences*, Chicago, The University of Chicago Press, 1960.
- KELLOG (P.) *The Pittsburg Survey*, New York, Sage Foundation.
- KILANI (M.). Les anthropologues et leur savoir : du terrain au texte, in : J.M. ADAM et al : *Le discours anthropologique*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990.
- KOHN (R. C.). La recherche par les praticiens : l'implication comme mode de production des connaissances, *Bulletin de psychologie*, tome XXXIX, n° 1777, 1985-86, L'observation participante et la recherche action : une comparaison, *Pratiques de formation*, 18, décembre 1989.
- KUCKHOHN (F.) The participant observer. Technique in small Community, *Amer. Journal of sociology*, 1940.
- LAPASSADE (G.). *L'arpenteur*, Paris, EPI, 1971. *Socialanalyse et potentiel humain*, Paris, Gauthier-Villars, 1975. *L'ethnopsychologie*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1991. De la multiréférentialité comme bricolage, *Pratiques de formation*, 25-26, avril 1993. *La découverte de la dissociation*, Paris, Loris Talmat, 1998.
- LÉVY (A.). Les objets introuvables de l'analyse psychosociologique, *Revue internationale de psychosociologie*, vol. n°1, octobre 1984. La recherche-action : une autre voie pour les sciences humaines, in : *Du discours à l'action*, sous la direction de J.P. Boudinet, Paris, L'Harmattan, 1985.
- LINDEMAN (E.C.) *Social Discovery*, Republic, New York
- LOHMAN (J. D.) The participant observer in community Studies, *Amer. social. Review*, vol. 2, n°6, 1937.
- LOURAU (R.). *Le journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.
- MALINOWSKI (B.) *Argonauts of Western Pacific*, 1922. Trad. fr. *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963
- MEHAN (H) et WOOD (H). *The Reality of Ethnomethodology*, New York, Wiley, 1975.
- OLIVIER DE SARDAN (J.P.) La politique du terrain, *Enquête*, 1, 1995. Le "je" méthodologique. Implication et explication dans l'enquête de terrain, *Revue française de sociologie*, juillet-septembre 2000, 41-3
- PENNEFF (J.). Les débuts de l'observation participante ou les premiers sociologues en usine, *Sociologie du travail*, N°1, 1996.
- PERETZ (H.) Préface à : W. F. Whyte : *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier américain*, Paris, Editions La Découverte, 1996. *Les méthodes en sociologie : l'observation*, Paris, Editions La Découverte, 1998.
- PICCARDO (C) BENOZZO (A). *Etnografia organizzativa*, Milan, Raffaello Cortina Editore, 1996.
- PRIEUR (A.) *Mama's House, Mexico City. On travesties, Queens and Machos*, Chicago, Univ. Chicago Press, 1998 (a). Little boys in mother wardrobe, *Actes de la recherche en sciences sociales* 1998 (b).
- ROUCHY (J.C.). Problématique de l'intervention, *Connexions*, 49, 1987/1.
- ROY (D.). Efficiency and "The Fix", *Amer. Journ. of sociol.*, 60, 1954.
- SAVOYE (A.) *Les débuts de la sociologie empirique*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1994.

Resumen

El artículo parte de los orígenes de la observación participante, para plantear los elementos problemáticos de esta metodología de investigación: el acceso al campo y los roles del observador, participante, la distinción y complementariedad entre "participación" y "distanciamiento", en los enfoques etnográfico y clínico; concluyendo con los problemas de la escritura. Artículo, sin duda brillante, del incógnito profesor emérito Georges Lapassade.

Estructura de un proyecto de investigación en Etnografía de la Educación (I)⁴

Fernando Sabirón Sierra
Universidad de Zaragoza, España

El sentido etnográfico de la planificación⁵

Una de las cuestiones a resolver, o en todo caso a discutir es dilucidar cómo articular los presupuestos epistemológicos, teóricos y metodológicos en torno a proyectos de investigación concretos que reúnan las condiciones, requisitos, finalidades, o adecuación al objeto de estudio y cuantas propiedades se consideren necesarias en la investigación en el ámbito de las ciencias sociales y en Etnografía de la Educación en particular. La cuestión a resolver es sencilla en su formulación, contundente en la expresión, pero ... de comprometido desarrollo porque, al contrario de lo que ocurre con los proyectos de investigación empírica o experimental en los que el esquema, los distintos pasos, la resolución de los problemas metodológicos que plantea la investigación, los índices de validez y fiabilidad, etc. están claramente establecidos y regidos, de manera unívoca, por la comunidad científica, en los proyectos de investigación etnográfica, la situación es sustancialmente diferente :

- a) Las distintas líneas de investigación etiquetadas de etnográficas revelan una disparidad tal que resulta difícil precisar cuál es la secuencia a seguir en un proyecto de investigación. Tal es la amplitud del arco que cabría establecer una disparidad enorme de proyectos supuestos, autoconsiderados etnográficos. Piénsese, a modo de ejemplo, en la diferencia entre un proyecto de investigación etnográfica consecuente con los sistemas de verificación de Hammersley, frente a la contextualización en la "fase I" de Woods. El corpus científico de la Etnografía de la Educación no es suficiente para determinar definitivamente las directrices de un proyecto de investigación. Cabe incluso la duda sobre si tal supuesta univocidad investigadora no entraría en contradicción con los propios presupuestos etnográficos.

- b) Las condiciones de flexibilidad, adecuación al contexto, reformulación a lo largo del proceso, etc., esenciales en la investigación etnográfica, problematizan más, si cabe, las dificultades a la hora de proponer proyectos de investigación. En los primeros años de expansión de la investigación etnográfica se abusó, en extremo, de esta dificultad, llegándose a justificar la ausencia de proyectos por la "natural" flexibilidad del proceso. Este equívoco ha supuesto para el desarrollo de la Etnografía de la Educación un lastre

⁴ Este texto es la primera parte del artículo, cuya continuación se realizará en el n.º 2 de esta misma Revista.

⁵ Es un texto vivo que sufre, en cada versión, nuevos avatares. En este caso, es el producto intermedio de un proceso no concluido que se presentó en Lisboa en el Congreso anual de la AFRSE en 1996; tuvo su continuidad en el I Coloquio de Etnografía de la Educación de la Sociedad Europea de Etnografía de la Educación, celebrado en Lecce (Italia) y quiere terminar siendo el capítulo segundo de una obra colectiva, junto con la prof. Ana Arraz Pírez, sobre "Investigación etnográfica en Ciencias Sociales". Pero, por su final fuera éste, quiero agradecer a todos y a ti lector, las réplicas. A vuestra disposición virtual en fernando.sabiron@unizar.es